

# Nostalgies

(Espèce de) Poème géopoétique  
en hommage à Kenneth White

(en prose chaloupée)

## Nostalgies

(Kenneth White est un Ecossais installé depuis longtemps en France, Ardèche, puis Sud-Ouest, enfin une maison à la mer en Bretagne, écrivant en anglais, sa femme faisant la traduction, poète, écrivain, voyageur, aventurier, philosophe aussi, même prof à la Sorbonne, ayant plus de succès en France qu'en Angleterre (il a eu le Médecis Etranger pour *la Route bleue*). Il a été reçu par Bernard Pivot dans une de ses dernières émissions. Il avait l'air sympa, hilare, chaleureux. J'ai apprécié qu'il aime les haikus et le Japon profond. Alors on a acheté quelques uns de ses livres: *La Route bleue* (son voyage au Labrador), *Les Cygnes sauvages* (son voyage au Japon), un livre de haikus aussi, composés par lui, et cela nous a plu. Il a développé un principe qu'il appelle géopoétique qui correspond un peu à mon avis à ce que voulait faire Victor Segalen (qui écrit les *Immémoriaux* après avoir visité Tahiti, *René Leys* et les poèmes des *Stèles* après avoir visité la Chine). Segalen (rien à voir avec la Royale) exposait sa théorie dans un bouquin qui s'appelle *Essai sur l'Exotisme*. Pour faire simple, cela correspond à faire pousser sur le fumier de l'exotisme sa propre poésie. Segalen me semblait voir tout cela d'une manière très égoïste. Alors que Kenneth White me paraît avoir beaucoup de sympathie pour les contrées qu'il visite, les gens qu'il rencontre et les cultures qu'il découvre.

Alors je me suis dit pourquoi n'en ferais-je pas autant. Après tout j'ai déjà pratiqué la géo. Il n'y a plus qu'à ajouter la poésie. Oui je sais bien je ne suis pas Kenneth White ni Victor Segalen et encore moins Rimbaud ou Verlaine. Mais tous les gens qui tapent sur un piano ne sont pas non plus des Mozart. Et puis, je me suis dit, par les temps qui courent, ne vaut-il pas mieux faire de la géopoétique que de la géopolitique?)

## Nostalgie du Sud

Le S de Sud a des courbes et des rondeurs pleines de douceur

Le Sud est une femme

Le Soleil du Sud

Est Source de Vie

Sensuel, Sexuel, Sentimental

Le Soleil du Sud  
Est Source de Lumière, est Source de Couleurs

Kennst Du das Land wo die Zitronen blühen?  
Connais-tu le Pays, demandait Goethe,  
Où fleurissent les Citronniers ?  
Citrons, oranges, mandarines et pamplemousses  
Ces fruits d'or du Jardin des Hespérides

Dans ce Sud-là, Sud tempéré  
Le Soleil donne son Sens à la Vie  
Donne l'équilibre  
C'est la Méditerranée, unique au Monde

Oh, Méditerranée  
J'ai la nostalgie des Iles grecques  
Les maisons blanchies à la chaux  
Les vieux qui boivent l'ouzo sur le port  
Où sont étendus les grands filets bleus

Je me souviens de Corfou  
La petite église blanche  
Sur la colline  
Avec sa croix orthodoxe

Le miroir de la mer  
Qui brille et qui scintille jusqu'à l'horizon  
Comme dans le Grand Bleu de Besson :  
Le petit garçon qui descend le chemin taillé dans la roche  
Cherche son masque et son tuba cachés dans une encoignure  
Et puis plonge dans la mer  
Sans bruit, sans éclaboussures  
S'enfonce jusqu'au fond  
Là où loge son amie la murène  
Et la nourrit de sa main

Et je me souviens d'Athènes  
Où j'ai crié Thalassa, Thalassa, au chauffeur de taxi  
Comme les restes des Dix Mille quand ils ont rencontré l'Hellespont  
Et qu'il m'a amené au Pirée  
Où j'ai déjeuné dans une taverne du port  
D'un poisson grillé à la plancha comme à San Sebastian  
Arrosé d'un mélange chaud d'huile d'olive et de citron  
Et bu l'âtre résiné des tonneaux stockés au-dessus du bar

Et je pense à l'île de Skiathos chère à Papadiamandis  
Où errent encore les ombres des anciens klephtes  
Et la vieille qui noyait les petites filles dans les puits  
Par pitié  
Pour éviter aux parents les dots qui les écrasaient

Et puis je me rappelle l'île de Rhodes  
Les plages qui s'étendent à perte de vue  
Du côté de Lindos  
Plages de galets, vides de touristes  
(ils restent agglutinés dans la ville où on les a déversés)  
Et le petit café perdu sur la côte  
Dehors les tables abandonnées  
Dedans toute la famille massée devant la télé  
A regarder Dallas

Et j'ai la nostalgie d'Istanbul  
Ahmed Kapanci me parlait de Mustafa Kemal  
De sa haine des religieux  
Les tarbouches interdits, les mosquées abattues  
Et Ahmed se désolait de voir son comptable  
Ecouter Nasser à la radio et s'agenouiller sur son tapis de prière  
Sa sœur me donnait la recette des artichauts à la turque  
Je me souviens aussi des petits restaurants sur le bord du Bosphore  
Les rougets grillés, le café turc et le narghilé  
Et devant nous défilaient les grands navires rouillés  
Et les marins grecs détournaient les yeux pour ne pas voir Byzance

Et j'ai la nostalgie de Beyrouth  
Le Beyrouth d'avant  
D'avant les « événements »  
Quand mon ami Fouad vivait encore  
Que nous devisions gravement, joyeusement,  
Dans un de ces restaurants de la Grotte aux Pigeons  
Le dossier d'une chaise calé sous chaque aisselle  
Nous évoquions Israël et la Palestine  
Le patron alimentait en Tobak notre pipe à eau  
D'autres soirs nous allions dans la Montagne  
Un petit cours d'eau passait entre les tables  
On écoutait son gargouillis  
Le Mézé n'en finissait pas  
Et puis arrivait le café arabe, le vrai  
Distillé pendant des heures dans un petit appentis de bois  
Servi sur son lit de charbon de bois  
Parfumé à la Cardamome

Et tous les espressi, les cafecinhos et les cafés turcs ou grecs  
N'avaient plus qu'à aller se rhabiller  
Au Casino du Liban quatre chevaux lancés au grand galop sur un tapis roulant  
Paraissaient parfaitement immobiles  
Dans la rue Hamra les boîtes se succédaient  
Et les filles rutilantes avaient un petit sourire entendu pour mon ami Fouad  
Et Fouad encore  
Avant d'aller se coucher  
Se dirigeait vers une petite baraque de fruits  
Choisissait ses oranges, ses pamplemousses, ses citrons dorés  
Que le marchand pressait et nous servait dans de grands verres  
Pour ajouter encore un peu de bonheur à ces journées si parfaites  
Que l'on sentait déjà qu'elles ne se reproduiraient plus

Et puis, plus tard, un soir, à l'Hôtel Carlton  
Les Beyrouthins mettaient en vente leurs beaux tapis persans  
Et se préparaient à quitter pour toujours leur paradis

Et les images se bousculent maintenant  
La Chebbah en Tunisie, la bande d'amis  
Les plongées en Golfe de Gabès  
Les anciens vestiges d'un port romain  
Les amphores enterrées jusqu'au cou à 10 mètres de fond  
Et l'amphithéâtre romain d'El Djem  
Et le dîner préparé par l'ancien cuisinier du Président Coty  
Un couscous tunisien avec pour chaque convive :  
Une tête de chèvre qui vous regarde  
Et les mosaïques romaines  
Que la Tunisie exportait dans tout l'Empire  
Et que le Conservateur du Musée nous montre à minuit

Et Arzew en Algérie  
Mon premier contact avec la terre africaine  
C'était pendant mon service militaire  
La mer transparente, les oursins piétinés  
Les brochettes d'abats, la paella odorante  
(C'était près d'Oran l'Espagnole)

Et la Sicile au Club  
Le concert de musique classique sous les oliviers  
Les Eoliennes en caïque  
La descente du Stromboli dans la nuit et les cendres  
La baignade dans une mer de lait (la poudre de pierre ponce)  
Ou dans les eaux sulfureuses  
A Vulcano

Et la Sardaigne aussi  
La côte sauvage à perte de vue  
Le feu sur la plage déserte  
Où nous avions planté nos tentes  
Et nos enfants nus s'y chauffent enveloppés de couvertures



Et avant tout cela  
Palma de Majorque  
Avec notre petite quatre-chevaux verte  
Les eaux saphir de Formentor  
Ces étranges moulins à vent hollandais (ou sont-ce ceux de Don Quichotte ?)  
Et cette petite baie si jolie où nous avons campé  
Nous sommes nourris de calamars en boîte, de tomates et de poivrons  
Et avons conçu notre fille  
A Cala Ratjada

Et la Corse enfin  
Santa Giulia  
Le Club à ses débuts  
Sous les tentes, Sol de sable  
Toilettes à l'air libre  
La mer couverte de méduses  
Et le fils Trigano préparant lui-même la pastacciutta  
Et nous étions jeunes, nous étions beaux, nous étions bronzés  
Et ses yeux brillaient tout le temps  
Et je n'arrêtais pas de la contempler  
Car elle était la plus belle chose qui me soit jamais arrivée  
(Et elle l'est encore aujourd'hui)



Plus au Sud  
Le Soleil est plus Sévère  
Sécheresse, Sable, Sahara

C'était le temps de la bombinette  
A la troisième bombe j'étais au Bordj d'Ouallen  
A mesurer les retombées radioactives  
Et à arrêter les Hommes bleus qui remontaient vers le Nord  
Pour échanger leurs troupeaux de moutons contre des chargements de dattes

A Colomb-Béchar  
Le Bordj était perdu au milieu d'une immense plaine  
Quelque part entre la Piste Impériale et la chaîne du Hoggar  
Tel le Fort du Désert des Tartares  
A Noël un DC3 atterrissait sur le sable  
Nous apportant huîtres et champagne  
Nous buvions le thé avec les Touareg  
Nous nous enfoncions dans notre solitude  
Et le soir la montagne prenait des couleurs mauves

A la quatrième bombe j'étais à Reggane  
A déposer des objets sur le champ de tir  
En plein été  
A midi nous rentrions au campement  
Oh, le plaisir d'une bouteille de Vittel fraîche !

Puis j'ai accompagné un ami  
Qui conduisait un convoi de Gazelles à Colomb-Béchar  
(les Gazelles : des mastodontes de chez Berliet)  
750 km de piste en plein mois de juillet !  
Il faisait 50 degrés à l'ombre et il n'y avait pas d'ombre  
Le soir à l'étape nous couchions sur le sable  
Et la nuit il faisait presque aussi chaud que le jour  
A Béchar nous logions chez un pasteur protestant  
Nous jouions aux échecs et nous discussions religion  
Puis nous allions boire un verre au Sphinx  
Sans le pasteur  
Puisque le Sphinx était le bordel local

J'ai aussi voyagé d'oasis en oasis  
Mesurer la radioactivité  
Avec mes filtres en papier, mon aspirateur et mon compteur Geiger  
A El Golea il y avait un sous-préfet  
On a passé la nuit sur le toit de la sous-préfecture

Couchés sur des tapis, on nous servait la chorba, le couscous, les pâtisseries  
Le thé à la menthe  
Et puis nous reprenions du Whisky, de grandes bouteilles de Johnny Walker  
En face se dressaient des colonnes rocheuses surmontées de blocs  
Comme des tables pour géants  
Les douces dunes ondulaient jusqu'à l'horizon  
Lancinant était le bruit de ces myriades de grains de sable  
Qui coulaient et se frottaient les uns aux autres  
Sous l'effet de ce vent nocturne qui ne cesse jamais  
Au-dessus de nous un ciel de diamants  
Un sentiment de grandeur, d'éternité, nous saisissait soudain  
La conversation, parisienne, du sous-préfet devenait dérisoire  
Nous sentions que nous n'étions nous-mêmes que des grains de sable  
D'infimes grains de sable  
Dans un Univers où des myriades de mondes  
Scintillaient et palpaient jusqu'à l'infini

A Téhéran le Soleil était dur aussi  
Même sécheresse qu'au Sahara  
Vous la sentiez mordre vos lèvres dès la descente d'avion  
C'était le temps du Shah  
Et de sa folie des grandeurs  
Téhéran était truffée de grues à tour  
Les 20 familles profitaient de la manne  
Elles étaient pleines de morgue  
Le Bazaar grondait déjà  
Mais la Savak veillait  
Et les religieux restaient discrets  
Seule la Princesse des Gachgaïs  
Parlait librement  
Son fils travaillait pour nous  
« Le Shah est un assassin et un voleur » me dit-elle  
« Il a assassiné mon mari. Il a volé nos dattiers »  
Elle avait chevauché avec la Présidente Roosevelt  
Elle était la fierté nomade incorporée  
Elle m'a offert deux tapis de selle  
Les Persans nous paraissaient alors bien hypocrites  
Et versatiles en fonction de leurs intérêts  
On était bien loin des préceptes de Zoroastre  
« Pensées pures, paroles pures, actions pures »  
Nous compensions en dégustant le caviar servi à la louche  
Le soir au bar du Hilton  
Le dimanche nous nous détendions au bord d'un torrent  
Qui descendait entre des rochers au nord de la ville  
Et nous régaliions d'un poulet grillé aux herbes et de riz

et d'une boisson gazeuse au yoghourt parfumée à la menthe  
Ou nous partions vers le Sud  
Admirer le bleu si pur des mosaïques d'Ispahan  
Ou les roses rouges de Shiraz chères à Saadi

Nous ne nous doutions guère  
Que la peste noire allait fondre sur l'Iran  
Bien plus noire que les BD les plus noires de Marjane Satrapi  
Je pense à ce pauvre Hedayat  
Qui détestait tellement les mollahs de son pays  
« Nous avons un pays de chiotte  
Et nous dedans comme Hussein à Kerbala »  
Et qui s'est suicidé au gaz dans sa chambre parisienne  
Et à Omar Khayam, son poète préféré  
Qui avait déjà, 10 siècles plus tôt, fustigé ceux de son temps :  
« O mufti, je suis plus ingénieux que toi »  
« Et plus sobre, tout ivre que je suis »  
« Tu bois le sang des hommes et moi celui de la vigne »  
« Sois juste : qui de nous est le plus sanguinaire ? »  
Et s'en était moqué de belle façon :  
« On trouve des beautés, nous dit-on, dans le ciel »  
« On y rencontre aussi du vin pur et du miel »  
« En choisissant l'amante et le vin, pourquoi craindre »  
« Puisque c'est justement notre but éternel ? »  
Il est vrai que ce sacré Omar était un mécréant  
Le quatrain suivant le prouve :  
« Au sens propre et non par métaphore »  
« Nous sommes des marionnettes dont le ciel tire les ficelles »  
« Nous jouons quelque temps sur l'échiquier de l'existence »  
« Et puis, nous retombons une à une dans la caisse du néant »

Johannesburg aussi est bâtie sur un haut plateau  
Là aussi le soleil était dur et l'air était sec  
La terre était jaune comme l'est la richesse du pays  
Quand on prenait la route pour visiter nos branches  
De Welkom et de Stilfontein  
On ne voyait, à gauche et à droite, que des mines d'or  
Il y avait des arbres pourtant  
Qui fleurissaient d'une étrange couleur bleue  
Des jacarandas (ou étaient-ce des paulownias  
Comme celui de la Place de Furstenberg ?)  
Ils bordaient aussi l'avenue triomphale qui mène à Pretoria

L'ancienne capitale des Boers  
Du nom de ce Pretorius qui, pris par les Zoulous,  
A souffert le supplice du pal  
Avec ses quarante compagnons

J'ai connu la Johannesburg de l'Apartheid  
Johannesburg était blanche à 100%  
Comme Soweto était noire  
Et même dans le nord, en pleine réserve, au Krugerpark  
Près des bungalows en bois, une cabine téléphonique portait cette pancarte :  
« For Whites only »  
Les éléphants du Parc, s'ils avaient pu lire, auraient éclaté de rire  
Et lancé leurs barrissements jusqu'au ciel  
A l'usine il fallait tout diviser en trois :  
Les ateliers, les réfectoires, les vestiaires, les toilettes  
Pour bien séparer ce qui était blanc, ce qui était noir et ce qui était gris

Puis j'ai connu la fin de l'Apartheid  
Et Johannesburg est devenue noire, à 100% à son tour  
Et ce sont les Blancs qui sont partis habiter des ghettos  
Des ghettos pour riches, bien fortifiés, et sécurisés  
Certains ont quitté le pays  
Et vendu leurs livres aux bouquinistes

Le malheur des uns fait le bonheur des autres  
C'est ainsi que j'ai redécouvert Rider Haggard, l'ami de Kipling  
Et visité les Mines du Roi Salomon avec Alan Quatermain  
Frissonné devant « Celle qui doit être obéie »  
Suivi la fille-gueunon et le jeune garçon ami des loups  
Modèles de Mowgli et de Tarzan  
Assisté aux guerres zouloues  
Avec leurs rois maudits  
Maudits par ce sorcier  
« Celui qui n'aurait jamais dû naître »  
Shaka le sanguinaire, Dingane le vainqueur des Boers, et le dernier, Cetshwayo  
Emmené nu et enchaîné sur les bateaux de Sa Majesté vers l'exil anglais  
J'ai aussi admiré leur vie heureuse dans les kraals  
Telle que l'a décrite le gentil et naïf Père Bryant  
« The Zulus as they were before the white man came »

Et puis j'ai découvert la fille rebelle des missionnaires  
Athée, socialiste, féministe et devenue grand écrivain  
Défendant les Boers contre les Anglais et les Noirs contre les Boers  
Ennemie jurée de Cecil Rhodes  
Olive Schreiner  
Qui dans « La Ferme africaine »

Se souvient de la petite fille assise le soir devant sa porte  
Grignotant des amandes avec Socrate son singe assis à côté d'elle  
Et se plaignant de ne recevoir que les coquilles vides  
Devant eux la plaine du Karoo s'étend à perte de vue  
Et la lune blanche illumine les buissons

J'ai aussi lu tous ces écrivains qui ont combattu l'apartheid  
Alan Paton, Nadine Gordimer, André Brink  
Ces écrivains blancs qui ont sauvé l'honneur des Blancs

Et puis j'ai découvert cet ancien militaire  
Le Colonel Laurens van der Post  
Tombé amoureux du petit peuple des Bushmen  
Ces pauvres Bushmen refoulés depuis toujours  
Par les Hottentots, les Xhosas, les Boers et les Anglais encore  
Jusqu'à ce que le Désert du Kalahari leur serve de dernier refuge  
Ces Bushmen que j'ai vu ridiculisés par la télé sud-africaine  
Un journaliste ayant conduit une famille entière  
Tous nus comme Adam et Eve au Paradis  
Sur une plage du Cap, et se moquait de leur étonnement  
Devant toute cette étendue d'eau  
Laurens van der Post, lui, cherchait à retrouver leurs coutumes, leurs croyances  
Leur poésie aussi comme ce chant de la pluie qu'entame la femme :  
« Sous le Soleil la terre est sèche »  
« Près du feu seule je pleure »  
« Tout le jour la terre pleure »  
« En appelant mon chasseur »  
Et l'homme lui répond, invisible dans la nuit :  
« Ecoute le vent, oh toi femme »  
« L'heure vient, la pluie est proche »  
« Ecoute ton cœur, ton chasseur est là »

Et puis il y a le Sud des Tropiques, le Sud de l'Equateur  
Le Soleil et l'humidité, la chaleur moite  
Je m'y sens bien comme le fœtus dans le ventre de sa mère  
Les sens sont exacerbés, le corps est en attente, prêt à jouir  
Jouir de la vie

C'est au Brésil que j'ai connu cette sensation pour la première fois  
A Rio de Janeiro  
C'était l'époque du Cinema Novo, de l'opposition, de la chanson nouvelle  
Je me souviens de notre ami José

Couché dans son hamac, ses enfants grimpés sur lui  
Avec son large sourire, son parler chaud, sa peau grêlée  
(C'était son sang indien, disait-il)  
Vera, mince et mignonne, allait consulter un psychiatre  
Car elle avait raté ses examens !  
Son père était juriste, un opposant, un homme du Nordeste  
(Et qui avait pourtant un magnifique appartement  
Au beau milieu de Copacabana  
Et une bibliothèque géante qui me rendait jaloux)  
José, bien qu'ingénieur, travaillait avec Glauber Rocha  
Le soir nous allions à la Casa Grande  
Où chantait alors la toute jeune Maria Bethania  
J'étais émerveillé devant toute cette beauté, la baie, les plages  
Copacabana, Ipanema, Leblon, Barra de Tijuca  
Là où la ville venait vivre et respirer  
Communier avec le soleil, le sable et l'eau  
Les joggers au petit matin,  
Le fotebal, la musique, les cerfs-volants, les belles métisses  
Et le soir le soleil se couchait derrière les Deux Frères  
Et dans des nids de sable  
Le cigare, la bouteille de cachas, le cierge : la macoumba  
Et moi je rentrais la nuit à pied à l'hôtel Gloria  
Et l'humidité était telle  
Que l'on devinait à peine  
Le halo lumineux en haut des grands mâts d'éclairage

Je me souviens aussi  
De la descente en bateau de Rio à Santos  
La découverte au matin du port cher à Cendrars  
Et les grandes tours qui poussent de travers  
La remontée vers Sao Paulo par la vieille route  
(La splendide autoroute à 4 voies n'existait pas encore)  
Et l'acheteur de Cosipa qui nous invite à déjeuner  
Ma première feijoada !

Plus tard à Rio, à Samba y Sinha  
Je connaîtrai la cuisine de Bahia  
La vatapa de poissons, les camaraos,  
La vigueur du piment, la douceur du coco  
Rappelant la peau douce et parfumée  
De la Gabriela (girofle et cannelle) de Jorge Amado  
Entre les tables du restaurant  
Marchaient des hommes et des femmes  
Lentement, gravement  
Et chantaient ces chants amples et tristes  
Que devaient chanter leurs ancêtres esclaves

Courbés sous leur destin  
Pleurant la terre qu'ils ne verront plus  
Liés à jamais à leur maître et à son fouet  
Et à l'étage du dessus c'était la boîte de nuit  
Où ondulaient des mulâtresses superbes  
Nues sous leurs collants couleur de chair

Je me souviens aussi du Festival de la canecao  
Dans un grand stade de football  
Les chanteurs tardent, la foule s'impatiente  
Et soudain, tout en haut des tribunes,  
Une école de samba lance ses rythmes, la batucada  
Alors les spectateurs se lèvent  
Un rang après l'autre, un côté après l'autre  
Et la foule toute entière, et nous avec,  
Les dix mille, vingt mille, cent vingt mille personnes sont debout  
Et dansent la samba souveraine, la samba du Brésil !

Je suis revenu à Rio 20 ans plus tard  
La crise était générale, le chômage, la misère, la violence aussi  
On braquait les autobus en ville  
Comme on braquait les diligences au Far-West  
On kidnappait des enfants pour obtenir des rançons  
Les habitants des quartiers payaient des policiers  
Qui payaient des truands qui en tuaient d'autres  
Pour leur assurer la sécurité  
Et quand je sortais du Copacabana-Palace  
Le portier me soufflait : « Be careful ! »  
La joie de vivre semblait partie et mon âme était triste

Et puis peu à peu la moiteur tropicale faisait son effet  
La baie de Rio était toujours aussi belle  
Même avec la balafre du grand pont de Niteroi  
Tout là-haut le Christ du Corcovado  
Enlaçait toujours de ses bras la ville et ses habitants  
Je voyais de nouveau des sourires sur les visages des passants  
Et quelqu'un me glissait à l'oreille :  
« Ce n'est pas grave puisque Dieu est brésilien »  
Sur la plage d'Ipanema on jouait toujours au fotebal  
Et les belles métisses qui traversaient la rue  
Se faufilaient entre les voitures  
Pieds nus et vêtues d'un simple string  
Et je me disais en moi-même :  
Les belles métisses du Brésil  
Sont « le côté positif de la colonisation »

Dans les îles des Tropiques et de l'Equateur  
Le bonheur est double :  
Sur terre le Soleil, la moiteur, les couleurs, les parfums  
Dans la mer les coraux, les poissons  
Et la jouissance de l'eau, chaude et soyeuse,  
Qui vous caresse la peau

C'est par les Caraïbes que nous avons commencé  
Antigua, Guadeloupe, Martinique, Sainte Lucie  
Saint Vincent, Canouan, Barbade, Grenade  
Chacune de ces îles m'évoque images et sensations  
Mais c'est surtout d'Hygie que je me souviens  
Magnifique Ketch de 21 mètres, bois ancien, cuivre rutilant  
Avec lequel nous sommes descendus jusqu'aux Grenadines  
Découverte des Tobago Keys, encore peu fréquentées alors  
Ilots de rêve, sable et palmiers, mer couleur émeraude  
Des bancs de corail à perte de vue  
Et sous l'eau des hordes de poissons de toutes les couleurs  
Nous étions entrés dans les Keys toutes voiles dehors  
Bob est allé tirer notre repas du soir  
Et puis nous avons allumé un feu sur un îlot désert  
Nous avons grillé nos poissons et sommes restés là  
A nous chauffer et à rêver une partie de la nuit



Vingt-cinq ans plus tard : changement de décor  
Nous sommes revenus aux Tobago Keys  
Sur les îles étaient entassées des coquilles de lambis vides  
Les transistors hurlaient, on vendait des tee-shirts,  
Un peu plus loin balançait un paquebot venu de Miami  
On débarquait les touristes par paquets de cinquante

Et on leur apportait sur la plage des plateaux-repas  
Quant aux poissons ils avaient disparu  
Fin d'un paradis

C'est au nord de Caracas que s'étendent Los Roques  
Un désert d'eau parsemé de cinquante îles  
A cause des hauts-fonds toute la mer semble verte  
Un village de quinze familles, quelques pêcheurs de langoustes  
Quelques rares voiliers (de plaisance comme on dit)  
Le Cayo de Agua, deux îles du bout du monde  
Reliées par une langue de sable  
Que nous franchissions à pied  
Pour découvrir les restes rouillées d'un ancien phare  
Nous plongeons dans des eaux inconnues  
Seul un cormoran nous observait de loin  
Mon ami Bob allait tirer les langoustes de leurs trous  
Et puis nous allions les griller sur la plage  
Nous étions les nouveaux Robinsons  
(Mais comme rien n'est parfait en ce monde  
Notre réserve de vin tirait à sa fin)

Et puis nous avons ancré notre catamaran  
Face à une barre de récifs, limite de l'archipel  
Au-delà de la barre c'était la pleine mer  
Avec mon ami Bob nous allions explorer la barre  
Légèrement anxieux, n'osant la franchir  
Redoutant les courants, les éventuels prédateurs  
Un énorme barracuda est passé comme une ombre entre Bob et moi  
Le soir nous étions debout appuyés au bastingage  
Nous étions seuls, nul être vivant à perte de vue  
Comme au jour de la Création  
Derrière nous les cinquante îles  
A droite, à gauche, des hauts-fonds, des îlots de sable  
Devant nous la barre de récifs était une ligne droite  
Comme tracée à la règle par un grand architecte  
A droite comme à gauche l'œil n'en pouvait voir la fin  
Et devant la barre la mer sauvage et désolée  
Mon cœur battait la chamade  
Et j'éprouvais un grand frisson  
Saisi par la beauté du monde

En Polynésie le requin est roi  
Dans le lagon ils sont gentils,  
Pointes noires, pointes blanches,  
Et bien plus peureux que toi

Mais à Rangiroa, à la sortie de la passe de Tiputa  
Couchés sur le ventre, la bouteille de plongée sur le dos  
Dans la Grotte aux Requins, à 36 mètres de fond  
On voit les choses différemment  
A quelques mètres de vous ils tournent et retournent  
Sarabande de monstres aux gueules voraces  
Requins-tigres, requins-marteaux  
Requins citrons, requins blancs  
Et l'on est bien content de retourner au lagon  
En se laissant aller au courant rentrant

A Tikehau nous avons logé chez les Tahitiens  
Le dimanche ils nous emmenaient pique-niquer sur les motus  
Le mari de la fille était américain  
C'est lui qui était chargé de pourvoir au déjeuner  
Alors quand il est parti avec son fusil sous-marin  
Courageux, nous l'avons suivi, Annie et moi  
Et nagé derrière lui, observant sa pêche  
Jusqu'au moment où nous-mêmes furent suivis et observés  
Par trois requins à la fois  
De retour sur le motu la pêche fut divisée en deux  
La moitié coupée en cubes avec oignons et citrons  
Les déchets jetés aux requins  
Qui étaient maintenant au nombre de six  
(Il faut que tout le monde mange, comme on dit au Liban)  
L'autre moitié grillée sur un grand feu de bois  
C'est ainsi que sur le motu de Tikehau  
Nous avons dégusté et le cru et le cuit  
Et trouvé que les Tropiques n'étaient pas si tristes que cela  
Malgré ce qu'en dit Monsieur Lévi-Strauss



C'est dans l'Océan Indien que j'ai plongé pour la première fois  
Aux Seychelles, à Desroches dans les Amirantes  
Je n'oublierai jamais les premières sensations  
Libéré de la pesanteur, on plane, on vole  
On pense à Icare et à son rêve fou  
Rêve impossible à réaliser dans l'air  
Et que l'on réalise dans l'eau  
On nage au-dessus d'un plateau, l'effleurant à peine

On bascule par-dessus bord, descend le long d'un tombant  
On entre dans une grotte, effarouchant une raie  
Ou un requin dormeur, heureusement herbivore  
On passe sous un arc, on regarde partout  
La murène sort sa tête et vous montre ses dents  
Les antennes de la langouste dépassent de son trou  
Et elle ne le sait pas  
Deux petites pieuvres se tiennent par la main  
Et vont se cacher plus loin  
L'eau n'est plus ce milieu hostile à l'homme  
Grâce aux bouteilles on peut prendre son temps  
Les rayons du soleil filtrent jusqu'à nous  
Et font briller les bulles qui s'échappent vers le haut  
Et donnent des couleurs aux coraux, aux poissons et aux herbes

Plus tard avec Leo le Hollandais  
J'irai traverser un tunnel de 30 mètres de long  
On s'éclaire à la torche, on évite de remuer le sable du fond  
Des raies nagent à notre rencontre et passent entre nous et la voûte  
Avant d'atteindre la sortie nous éteignons nos torches  
On est dans le noir, une vague lueur bleue devant nous  
Qui grandit et grandit  
Jusqu'à ce qu'on débouche dans un puits de lumière  
Où passe un banc de mulets lisses et scintillants

Je me souviens aussi d'une plongée à Daros  
L'île du Shah, toujours dans les Amirantes  
Avec Leo et un autre plongeur  
Une passe entre Daros et son île-sœur  
Un site inexploré  
Nous flottons au-dessus d'un champ de coraux noirs  
Dans une grotte nous découvrons un mérou géant  
Le plus gros mérou que j'ai jamais rencontré  
(Pour parler comme le Reader's Digest)  
Nous l'observons tous les trois  
La lippe retroussée, le regard curieux  
Il nous observe aussi  
Puis nous repartons à la queue leu leu  
Leo se retourne et tend son bras :  
Le mérou est derrière nous. Le mérou nous suit  
Un peu plus loin un Napoléon vient à notre rencontre  
Lippu et bossu lui aussi  
Dans sa superbe livrée verte et bleue  
Et fait demi-tour et nous suit aussi  
Et pendant tout ce temps  
Trois poissons-anges, encore vêtus de leurs pyjamas

Rayés jaune et noir  
Passent entre nous, frôlant nos jambes  
Et ne nous quittent plus  
Même pendant que nous faisons notre palier  
A seulement trois mètres de la surface de l'eau  
Mais les bouteilles sont vides  
Et le bateau nous attend  
Il faut quitter les amis  
Que l'on s'est fait dans l'autre monde



C'est l'île Denis dans les Seychelles qui est le dernier paradis  
Île corallienne isolée au nord de l'archipel  
Plantée de filaos et de cocotiers  
Vingt bungalows seulement, bien confortables  
Style colonial, moustiquaire et ventilateur  
Mais c'est surtout la mer qui est merveilleuse  
Chaude, transparente, profonde, turquoise  
Comme une piscine de luxe aux dimensions infinies  
  
En l'an 2000 un crabe avait attaqué mes intestins  
Après l'opération mon corps a fait la grève  
Bloqué pendant vingt-cinq jours dans ma chambre d'hôpital  
Au CHU de Hautepierre  
Je contemplai de ma fenêtre les jolis tramways au design italien  
Que Madame Trautman avait offert aux Strasbourgeois  
Je pensais aux joyeux lurons du quartier  
Qui illuminaient tous les ans les Noël alsaciens  
En allant mettre un feu de joie à la voiture de leurs voisins  
Alors chaque jour mon esprit partait à l'île Denis  
Je plongeais mon corps dans l'eau chaude et bienfaisante  
Mes yeux s'enivraient de ses couleurs  
Je sentais le goût du sel sur mes lèvres  
J'allais faire du snorkeling au-dessus des bancs de coraux  
Je suivais une drôle de raie, brune à points blancs  
J'admirais les couleurs bigarrées des perroquets  
Et j'entendais leurs coups de bec contre le corail  
Et je voyais derrière moi un petit requin de récif qui me suivait à la trace  
Voilà la drogue qui m'a permis de tenir et de garder l'espoir  
Mille fois plus puissante que la morphine des premiers jours

Et puis dix mois plus tard nous sommes revenus à Denis  
Pour de vrai cette fois-ci  
La caresse de l'eau était toujours aussi délicieuse  
Les couleurs des poissons de corail plus chatoyantes que jamais  
Le cuisinier préparait toujours son bourgeois grillé  
Parfumé à l'ail, au citron et au gingembre  
Accompagné d'une salade de chouchoute (sorte de papaye verte)  
Les tourterelles poussaient toujours leurs roucoulements  
Dans le silence de la sieste

A l'autre bout de l'île  
Quelques Seychellois continuaient à exploiter le copra  
Et élever leurs poulets et leurs gros cochons noirs  
Et le soir à six heures précises  
(Le temps est immuable à l'Equateur)  
Nous allions nous installer, comme avant, sur la plage  
Pour assister à la chute du soleil dans la mer  
(La descente est verticale à l'Equateur)  
Car chaque soir le spectacle est différent  
(Tout dépend des nuages qui s'amoncellent à l'horizon  
Leur nombre, leur masse, leur forme aussi)  
Près du soleil couchant domine le rouge, l'orange, le jaune  
Ailleurs le ciel est pastel, rose ou bleu  
Quant à la mer elle passe du gris à l'indigo  
Et de temps en temps on voit le rayon vert !  
Les mouettes elles-mêmes sont sensibles au spectacle  
Tous les soirs elles déambulent sur le sable  
Se poussant du coude, jacassant, dos au vent  
Et quand le soleil est couché  
Tout le monde s'en va  
Les mouettes je ne sais où  
Nous on va au bar, prendre le punch ou le pastis, et puis dîner  
Et puis rentrer nous coucher, lire un peu, s'occuper de nous  
Car il n'y a ni télé ni internet à l'île Denis  
Puisque – je vous l'ai dit – c'est le paradis !

### **Nostalgie du Nord**

Le N de Nord est fait de lignes droites et lisses  
Et d'angles aigus, agressifs  
Le Nord est un homme  
Le Nord est raison, logique, action, efficacité  
Comment le Nord peut-il faire rêver ?

C'est par la Neige qui scintille sous le soleil  
C'est par la Nuit polaire, la Nuit Noire de l'hiver  
Par les espaces infinis  
La Nature sauvage  
Le mystère. Et le danger mortel

Kenneth White a parcouru sa Route bleue  
En quête du Labrador  
Parce qu'enfant, à onze ans  
Il avait aimé un livre  
« Et les images qu'il contenait  
Indiens, Esquimaux, loups blancs hurlant à la lune »  
Et moi aussi, enfant, j'ai couru le Wild  
Le Wild de Mister James Oliver Curwood  
Américain amoureux d'une Québécoise  
J'ai frêmi à l'histoire de Kazan et de sa louve grise  
Avec Bari, le chien-loup, leur fils  
J'ai défendu la jolie Indienne des méchants  
J'ai pêché dans la rivière avec le roi Grizzly  
Et j'ai couru l'aventure avec les Chasseurs d'or  
Et avec les Chasseurs de loups  
Jack London aussi m'a donné la passion du Nord  
Avec un chien encore, merveilleux Croc-Blanc,  
Et avec Belliou-la-Fumée et ses facéties  
Et puis j'ai vécu ce drame  
De l'homme qui a usé sa dernière allumette  
Et qui est mort de froid  
Parce qu'il ne savait pas « faire un feu »  
Je ne m'en rends compte que maintenant :  
Enfant, j'étais fasciné par le grand Nord !

Et pourtant je n'ai jamais été au-delà de la ville de Québec  
Même si j'ai vu Québec sous des mètres de neige  
Et les ingénieurs français gelés malgré leurs manteaux de fourrure  
Préparer SIDBEC, la sidérurgie du Québec

C'est comme enfant aussi que j'ai parcouru les steppes russes  
Avec Michaël Strogoff, le courrier du Tsar  
Et avec la Comtesse, celle qui était née Rostopchine,  
Et qu'avec son Général Dourakine,  
Bien au chaud dans coussins et couvertures  
J'ai volé sur la neige dans sa troïka  
Plus tard c'est Tourgueniev qui m'a fait aimer ses forêts  
Et puis ce prisonnier allemand de la première guerre  
Theodor Kröger  
Qui a tellement aimé la Sibérie

Qu'il ne l'a plus jamais quittée  
Et c'est sous sa plume lyrique que j'ai découvert  
Le réveil du printemps dans la Taïga  
Et pourtant - j'ai honte à le dire –  
Je n'ai jamais mis les pieds en Russie

Et je n'ai jamais pris le Transsibérien  
Et pourtant je connais chaque vers du poème de Blaise  
« En ce temps-là j'étais en mon adolescence  
J'avais à peine seize ans  
Et je ne me souvenais plus de mon enfance  
J'étais à 16 000 lieues de ma naissance  
J'étais à Moscou  
Dans la ville de mille et trois clochers  
Et des sept gares... »

Et la petite Jehanne de France qui demande :  
« Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »  
Cendrars aimait les trains à la folie  
Il a aidé Abel Gance à produire la Roue  
Et sans lui il n'y aurait jamais eu Pacific 231  
« J'ai vu les trains silencieux, les trains noirs  
Qui passaient comme des fantômes  
Et mon œil, comme le fanal d'arrière, court encore derrière... »  
« J'ai vu des trains de 60 locomotives  
Qui s'enfuyaient à toute vapeur  
Poursuivis par des bandes de corbeaux... »  
Cendrars entend « les rythmes du train  
Le bruit des portes, des voix,  
Des essieux grinçant sur les rails congelés  
Et le sifflement de la vapeur  
Et le bruit éternel des roues en folie  
Dans les ornières du ciel... »

Et voici que de l'autre côté de l'Atlantique  
Il y a ce vieux Walt Whitman  
Qui lui aussi a la passion des trains  
Les trains d'hiver, qui traversent la neige et le vent  
« To a locomotive in Winter  
Thee in the driving storm even as now  
The snow, the winter-day declining... »  
Whitman adore la beauté des locomotives  
« Fierce-throated beauty  
The black cylindric body, golden brass and silvery steel »  
La vapeur qui s'en échappe comme une bête qui respire  
« Thy ponderous side-bars, parallel and connecting rods  
Gyrating, shuttling at the sides

Thy metrical, now swelling pant and roar,  
Now tapering in the distance... »  
Les trains de Walt courent à travers la prairie  
Les rochers des montagnes  
Renvoient l'écho  
De leurs sifflements stridents  
Et leur fanal rouge disparaît dans la nuit  
« By night thy silent signal lamps to swing  
By day thy warning ringing bell to sound its notes  
Thy madly-whistling laughter, echoing,  
Rumbling like an earthquake, rousing all  
Thy trills of shrieks by rocks and hills return'd  
Launch'd o'er the prairies wide, across the lakes  
To the free skies unpent and glad and strong »  
Les trains de Walt prennent la route du Nord  
Vont on ne sait où, sont les trains de la liberté

Et comme le monde est un  
Et que tous les ingénieurs construisent les mêmes trains  
Et que tous les poètes ont les mêmes visions  
Voici que de l'autre côté du Pacifique  
Les haïkus les chantent aussi  
« The wild geese take flight »  
« Low along the railroad tracks »  
« In the moonlit night »

« Following the train »  
« The long black smoke is crawling  
« O'er the withered plain »

Kenneth White aime les haïkus  
Moi aussi  
Kenneth White admire le moine Bashô  
Et moi aussi  
Et moi aussi j'aurais aimé voir le Japon profond  
Pousser encore plus au Nord  
Jusqu'à l'île de Hokkaïdo  
En hiver sous la neige  
Admirer ces chiens de traîneau japonais  
Qui, abandonnés par leurs maîtres en Antarctique,  
Ont réussi à survivre seuls  
Pendant deux hivers entiers  
Avant qu'on ne les retrouve et ramène au pays  
Rendre visite à ces Japonais barbus  
Les anciens Aïnous  
Je sais tout sur les Aïnous

Ils occupaient l'archipel avant que les Japonais arrivent  
Et comme les Peaux-Rouges d'Amérique  
Ils ont été repoussés, humiliés, décimés  
Leurs terres confisquées et colonisées  
Aujourd'hui ils ne sont plus que quinze mille à peine  
Et vivent dans des réserves  
Et font de l'artisanat  
Et amusent les touristes

Et pourtant je n'ai jamais été plus au nord que Tokyo  
Kenneth White, lui, a suivi le chemin de Bashô  
Ce vieil ermite bouddhiste du 17ème siècle  
A l'esprit libre et serein et primesautier  
Celui qui a pratiqué  
« La voie de l'air et de l'eau qui coule »  
Et qui vivait à Yedo dans une cabane  
Entourée de bananiers  
(Bananier se dit bashô en japonais)  
Dont les feuilles fragiles et brisées par le vent  
Rappelaient tous les jours au moine joyeux  
Combien évanescent est notre monde d'ici-bas  
Mais comme le montre mon maître Kenneth White  
Bashô a quitté son bananier  
Est parti vers le Nord en pèlerinage  
Se purifier dans l'air froid des montagnes  
Dans la neige et dans le vent  
Et nous laisser des haïkus clairs et transparents  
Comme celui-ci :  
« Soleil d'hiver »  
« Sur un cheval »  
« Une silhouette gelée »

Ma Nostalgie du Nord est bien littéraire  
Je n'ai jamais accompli mes rêves d'enfant  
Je n'ai pas fait les voyages de Kenneth White  
Lui est écossais, c'est un vrai homme du Nord  
Moi je me sens plutôt homme du Sud  
(D'ailleurs ne suis-je pas du Sud de l'Alsace?)

Nostalgie du Nord  
Nostalgie du Sud  
L'important, au fond, c'est la Nostalgie  
L'important c'est le désir. L'important c'est le rêve  
Et même si le rêve se brise quelquefois  
Il restera toujours  
La douce Mélancolie

Jean-Claude Trutt  
Cannes/Luxembourg – Janvier 2006

© Copyright Jean-Claude Trutt : Bloc-notes ([jean-claude-trutt.com](http://jean-claude-trutt.com))